

et la musique, et la mélancolie, et même la tendresse. Mais souvent on devine que ses luttes et ses haines lui pesaient et que, sans cette surveillance virile qu'il exerçait sur son âme, il eût aisément glissé à la contemplation chantante, comme un simple poète lyrique, ou à l'indulgence universelle et inactive et à la douceur des larmes oisives, de celles dont on jouit comme d'une volupté et qui ne purifient point. »

Ce penchant à la poésie était si sensible et si fort en Louis Veillot que, mille fois, il entraîna sa prose elle-même. On a été jusqu'à prétendre, avec le plaisir d'aiguiser une pointe d'antithèse plutôt qu'avec le souci de porter un jugement exact, que c'est en prose qu'il a chanté ses plus beaux poèmes et que ses vers les mieux venus ne sont que de la prose cadencée et rimée.

Quoi qu'il en soit de cette appréciation, il est positif que la prose de Louis Veillot, surveillée dans ses livres ou vagabonde au travers de ses lettres, est souvent égayée, attendrie, soulevée d'envols poétiques. Il y a mieux. Dans quelques-uns de ses ouvrages, en particulier dans le *Parfum de Rome* et dans la gerbe de récits qu'il noua du titre de *Ça et Là*, l'écrivain s'est complu à couper sa prose en stances harmonieuses et presque rythmées.

Et, puisqu'on assure que cette prose est encore un des plus purs joyaux de sa poésie, je vous en citerai deux exemples.

Quelques strophes d'abord de l'hymne à la montagne, que Louis Veillot chante aux lèvres de Jean-Marie, le chasseur de chamois :

Il y a, tout sur la montagne, des chamois, des loups, des renards ;
il y a aussi des aigles ; il y a des fleurs, il y a de grands vents.

Là, plus d'une fois, je me suis vu face à face avec le tonnerre ; plus d'une fois j'ai vu le tonnerre sous mes pieds.